

exige le passage par ces interprétants que sont les significants (par exemple, la rime est ordinairement l'indice d'une relation sémantique).

Vers une refondation interprétative de la sémiotique ? – Avec l'échec théorique et pratique des linguistiques formelles, le développement rapide de la linguistique de *corpus*, les nouveaux besoins sociaux liés à l'exploitation des *corpus* numériques, on assiste à un essor de la sémantique descriptive (pour la recherche thématique, par exemple), à son extension aux documents multimédia, et à la constitution d'une philologie numérique. Voici des thèses qui sont à présent en débat.

(i) Un signe n'est qualifié comme tel que par un parcours interprétatif. Par exemple, un signe de ponctuation considéré comme une simple démarcation du signifiant peut être sémantisé en contexte.

(ii) Aucun signe n'est par lui-même référentiel, inférentiel ou différentiel. Les parcours interprétatifs effectifs sont plus complexes, et sans doute plus proches des processus perceptifs de la reconnaissance de formes que du calcul.

(iii) Si pour la problématique rhétorique/herméneutique, le texte est l'unité fondamentale, l'unité linguistique maximale est le *corpus* de référence – qui dépend du point de vue qui a présidé à sa constitution.

(iv) Le sens résulte de mises en relations internes et externes au texte, bref, de la rencontre d'un contexte et d'un intertexte. Le texte pointe vers l'intertexte, que ce soit en général par les normes de son genre ou en particulier par des mentions, citations, allusions ou reformulations.

Le rapport à une extériorité, qui fonde conventionnellement le processus d'objectivation, gageait la signification sur la représentation d'une altérité ontologique pleine, celle du monde des objets, et la fondait sur un « réel » qui n'est autre que la *doxa* des positivistes. Pour la problématique rhétorique/herméneutique, l'extérieur du texte est constitué d'autres textes et plus généralement d'autres performances sémiotiques : si, pour objectiver l'interprétation et le sens qui en résulte, le *réquisit* fondamental d'une altérité est maintenu par la référence au *corpus*, il n'impose plus le recours à une disparate ontologique, ni à un acte de foi qui subordonnerait l'apparence des signifiés à l'essence des choses.

Comme le théorétique et le pratique sont indissociables, l'interprétation et l'action le paraissent également, car toute action est rectification interprétative réitérée d'elle-même. L'interprétation semble alors constituée des moments critiques de l'action, et la théorie sémantique présenter la synthèse rationnelle de ces moments critiques à visée régulatrice. L'auto-rectification de l'action dans son cours suppose en effet une distance critique qui trouve un homologue dans la dimension critique de l'herméneutique. Les cercles du théorétique et

du pratique, de l'interprétation et de l'action n'ont en l'occurrence rien de vicieux, mais témoignent simplement de la dimension herméneutique de la connaissance.

► JACKENDOFF R., *Semantics and Cognition* (1983), Cambridge, MIT Press, 1999. – KALINOWSKI G., *Sémiotique et philosophie*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins, 1985. – KLEIBER G., *La Sémiotique du prototype* (1990), Paris, PUF, 1999. – LAKOFF G., *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal About the Mind* (1987), Chicago, University of Chicago Press, 1990. – LANGACKER R., *Foundations of Cognitive Grammar*, I, Stanford, Stanford University Press, 1987. – LINSKY L., *Le Problème de la référence* (1971), trad. S. Stern-Gillet, P. Devaux et P. Gochet, Paris, Seuil, 1974. – LYONS J., *Éléments de sémiotique* (1977), trad. É. Koskas dir., Paris, Larousse, 1978. – LYONS J., *Sémiotique linguistique* (1977), trad. J. Durand et D. Boulonnais, Paris, Larousse, 1990. – NYCKEES V., *La Sémiotique*, Paris, Belin, 1998. – OGDEN C. J. & RICHARD I. A. (dir.), *The Meaning of Meaning* (1923), Londres, Routledge, 1966. – RASTIER F., *Sémiotique interprétative* (1987), Paris, PUF, 1996 ; *Sémiotique et recherches cognitives* (1991), Paris, PUF, 2001. – REY A., *Théories du signe et du sens*, 2 vol., Paris, Klincksieck, 1973-1976. – TOURATIER C., *La Sémiotique* (2000), Paris, A. Colin, 2004.

François RASTIER

→ Cognition et sciences humaines ; Herméneutique ; Linguistique ; Rhétorique ; Sémiologie et sémiotique.

SÉMIOLOGIE ET SÉMIOTIQUE

Dans son *Cours de linguistique générale*, Saussure appelait de ses vœux la construction d'« une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale (et) formerait une partie de la psychologie sociale », la « sémiologie ». Si l'apparition du terme « sémiologie » dans cet ouvrage établit dès l'abord une filiation avec la linguistique, de tels liens disciplinaires sont loin d'être exclusifs. La sémiologie est plus largement l'héritière d'un domaine de savoir auquel contribuèrent Merleau-Ponty, Dumézil, Lévi-Strauss, Lacan et Greimas, notamment, pour constituer, dans les années 1960, le *structuralisme français*. Avec les autres sciences humaines, la sémiologie partage un même souci du *sens*, cependant son effort est plus spécifique. Tout d'abord, lorsque la sémiologie étudie un énoncé, c'est pour s'attacher au « paraître » du sens plus qu'au sens proprement dit, et montrer comment celui-ci nous est « connaissable ». Ensuite, son souci analytique se double nécessairement d'un effort réflexif l'obligeant à revoir en permanence son appareillage conceptuel. Ainsi la science dont Saussure envisageait la construction est-elle restée une science *en construction*, motivée par une quête épistémologique qui est aussi quête de sa propre définition.

Sur ces prémisses, on aperçoit la difficulté de la sémiologie à se conformer au principe du dictionnaire. Discipline en mouvement, celle-ci tend à dépasser les définitions acquises, nous obligeant à décrire, plutôt qu'un domaine de savoir, une trajectoire épistémologique. Nous nous acquitterons